

Extrait

Maman luttait maintenant contre le vertige; toutes ces années de camouflage auraient été vaines: voilà que cela recommençait, les fantômes de cuir noir l'avaient retrouvée. Et pourtant ils étaient en France, en 1961, les deux garçons servaient la messe tous les dimanches devant des paroissiens peu soupçonneux, et ils ne parlaient même pas hongrois. On avait fait l'impossible pour les protéger: ils étaient français et catholiques — d'origine magyare récente, certes, l'accent des parents était trop prononcé pour contrefaire une immigration plus ancienne.

— Bien, les juifs sont des gens qui pratiquent le judaïsme, la religion juive... commença-t-elle.

— Et Jésus, il l'était, puisque c'était le roi des juifs? demanda Christian.

— Oui.

— Alors, les juifs, c'est un peuple?

— Oui et non. Va jouer avec ton frère, il faut que je réfléchisse.

Christian ne se fit pas prier et fila dans la cour de l'immeuble, tant il était impatient de partager la nouvelle.

— Nous sommes juifs, Gábor!

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nous sommes plutôt juifs, mais pas tant que ça, mais assez quand même. Enfin pas mal. C'est maman qui l'a dit.

Gabriel se faisait appeler Gábor et revendiquait son ascendance magyare avec l'enthousiasme de ses douze ans; il trouva la judaïté sans intérêt.

— Toi, tu es juif si tu veux. Moi, je reste hongrois.

Le partage identitaire venait de s'accomplir entre les frères, tandis que la mère appelait son mari pour élaborer d'urgence une version édulcorée de leur histoire familiale.

Christian admirait son frère parce qu'il était grand. C'était de lui qu'il avait appris le sens du verbe «čenculerč», quelques mois auparavant. Cela voulait dire «mettre son zizi dans celui d'une fille pour faire des enfants».